

Lacan Quotidien



N° 899 – Mardi 1^{er} décembre 2020 – 21 h 54 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Séparés

EN AVANT

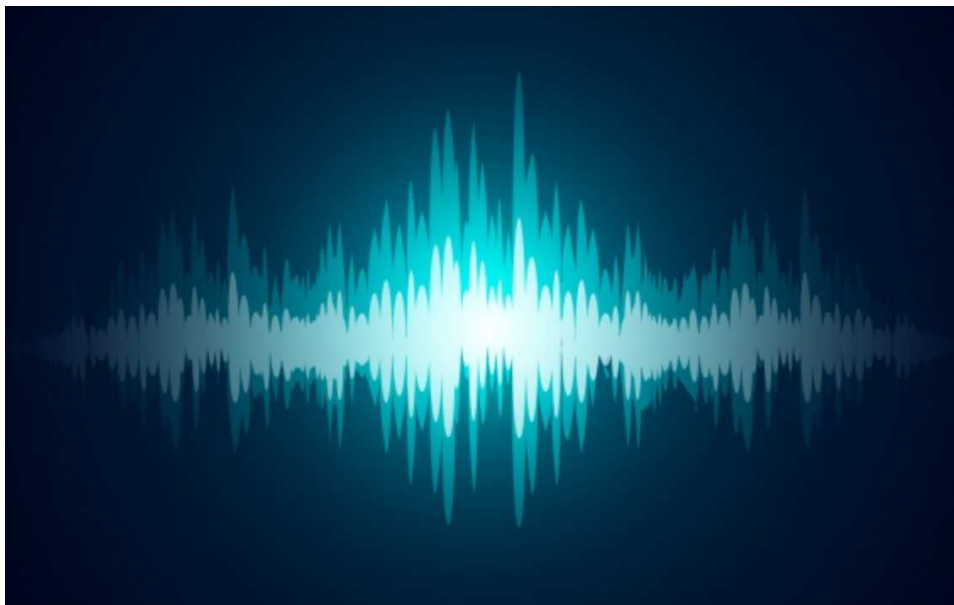
Après-coup des Journées 50 de l'ECF

À notre grande surprise !

par Hélène Bonnaud

L'écriture, le seul truc réel

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs



Après-coup des Journées 50 de l'École de la Cause freudienne À notre grande surprise !

par Hélène Bonnaud

Les 50^{es} journées de l'École de la Cause freudienne se sont tenues le week-end des 14 et 15 novembre 2020. Alors que nous sommes privés de la rencontre sociale qui fonde notre présence à l'autre, ce fut une expérience nouvelle.

Enthousiasme et énergie y étaient manifestes, portés par le désir du Directoire de l'École et de son Président, Laurent Dupont. Les Journées s'inscrivent comme un rendez-vous annuel attendu, qui concentre d'intenses efforts de travail, de lectures, de discussions, d'élaborations, sur notre thème d'études. La bibliographie engagée, la grande diversité de textes qui parviennent aux organisateurs, leur diffusion invitent chacun au travail et nombreux sont ceux qui s'impliquent dans leur préparation. Les Journées sont le résultat de cette volonté de les faire vivre, exister, urgence en acte propre à faire, de « son expérience même », réponse à devenir responsable de l'École.

Comment attraper les signifiants nouveaux de cette expérience ?

Corps sans décor

Le décor habituel était totalement effacé, il n'y avait ni scènes, ni plantes, ni lumières sur les visages, ni mouvements d'aller et venues dans les allées et les tribunes. Il n'y avait pas non plus la présence opaque du public dans la salle. C'est pourtant celle-ci qui donne à ceux qui exposent le sentiment qu'ils sont là pour être entendus, et transmettre un cas clinique ou un texte d'orientation.

Il n'y avait pas l'épaisseur de la présence des corps, ni la joie de reconnaître certains avec lesquels on entretient des amitiés, des liens de travail, des retrouvailles aux déjeuners autour du Palais des Congrès. Il n'y avait pas la librairie où l'on vient découvrir les dernières parutions, ni la buvette pour prendre un café et parler de la dernière soirée des Analystes de l'École (AE)...

Il n'y avait pas ce sentiment d'être là, de participer à cette vibration contagieuse des corps pressés, habités par leur désir d'analyse, parfois anxieux de présenter leur contribution et qui font signe de cette excitation propre à l'événement qui tiendra lieu d'expérience sous transfert. Le bruissement d'une activité permanente, d'un souffle ininterrompu se parle dans les couloirs, projets, demandes, rendez-vous, ça se passe à ce moment-là. La psychanalyse traverse chacun, plus ou moins engagé, plus ou moins capté ou averti, selon son fantasme.

L'écran fait-il écran ?

Pour ces Journées 50, chacun devait être branché sur Zoom, seul devant son écran d'ordinateur. Par la magie de l'internet, il y avait une possible grande réunion de travail où chacun était attendu à sa place – que ce soit en tant qu'intervenant, président de table, organisateur ou participant inscrit. Une possible rencontre ?

Au long de ces deux jours, les écrans ont vu défiler à un rythme soutenu les différentes tables. Pour la journée dédiée à la discussion de cas, 10 salles *simultanées* dont les thèmes répercutaient les points vifs de celui des Journées, « attentat sexuel ». Les cas cliniques ont donné lieu à des discussions passionnantes, car le réel de l'attentat sexuel redonnait à la formule de Freud son éclatante modernité.

En plénière, nouvelle plongée dans la clinique, celle qu'on aime parce qu'elle s'énonce clairement, s'articule avec les concepts de la psychanalyse lacanienne, donne lieu à discussion, c'est-à-dire à une rencontre. Il y eut aussi les *boussoles* de nos collègues qui ont su faire passer en quoi la valeur traumatique de l'attentat sexuel n'est pas mesurable. Aucun mot ne vient le signifier - ni souvenir qui, lui, s'écrit avec des signifiants, ni image qui ferait passer l'effraction à une représentation. L'attentat reste à la fois perdu et cependant actif. Les effets d'un trauma sexuel se manifestent dans l'après-coup et n'ont d'autres solutions que de faire symptôme. Alors, quand en analyse l'affect se connecte à ce qui en aura fait inscription, trace, cet attentat sexuel pourra être parlé et devenir un événement *hystorisé*.

Nous avons eu aussi la joie d'entendre les témoignages des AE. Les nouveaux AE ont accepté de faire leur premier témoignage par Zoom et transmis l'os de leur cure, chacun assumant son *je* d'énonciation, avec la finesse qui donne du poids au bien-dire. L'énonciation de chacun, surtout, cherche à cerner là où la vérité s'est détachée de l'amour du savoir, et a rencontré les abus de la *vérité menteuse*. Alors apparaît le réel auquel il aura fallu que l'analysant s'affronte, et de ce point de vue, aucun témoignage ne ressemble à un autre. Le réel du sinthome est toujours de l'Un.

Cette rencontre a bien eu lieu. À ma grande surprise, il y a eu rencontre des corps en tant qu'ils sont, comme Lacan l'écrit, des *corps parlants*. L'écran n'y a pas fait objection.

Une présence parlante

De fait, c'est la voix qui porte l'énonciation de chacun, sa voix unique, traversant les écrans qui ne sont finalement que des images trouées par la voix, celle qui force à reconnaître qu'un « dire est de l'ordre d'un événement » (1). Et c'est *un dire* porté par l'énonciation de certains qui a eu des effets de corps pour beaucoup d'entre nous.

L'acte prenait forme d'une présence *parlante*. Celle-ci se soutenait grâce aux petits carrés où apparaissaient les visages connus de ceux qui intervenaient dans chaque salle, de ceux qui participaient à la plénière. Leur présence encadrée et multiple avait un côté rassurant. Il y avait une adresse. Nous étions cette adresse.

Certes, les signifiants de cette expérience se déplacent dans la sphère de la communication informatisée. *Zoom*, par exemple, n'est autre que notre nouveau mode de rencontre. Mais nous étions bien dans les 50^{es} journées d'études, nous étions ensemble, presque à nos corps défendants, comme dans l'air du temps qui nous sépare et nous donne, grâce à l'outil Zoom, un espace pour s'entretenir de l'acte analytique. Ensemble séparément.

Si les corps sont prisonniers des murs, le désir, lui, s'entend bien au-delà, sans doute, parce qu'il surclasse l'image, qu'il la traverse et vient toucher l'oreille. La voix est sa portée. Elle incarne l'objet qui transmet la parole et le langage. Elle est première dans ce qui fonde le sujet - la voix s'entend avant même la naissance, elle est accroche à la vie et au désir. Zoom la transfère dans notre sphère intime, car, dans la solitude connectée, il y a cette proximité de ce qui s'entend « derrière ce qui se dit » (2).



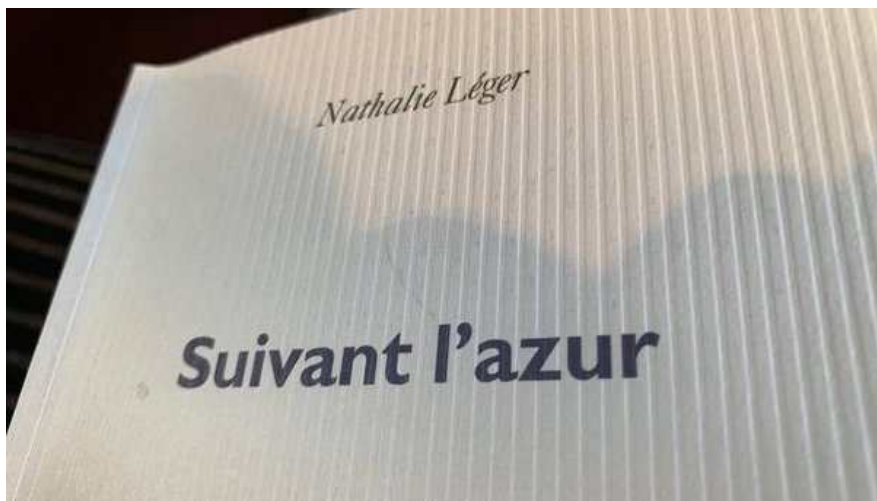
La voix de Lacan

Nous n'avons que de rares films de Lacan. Mais nous avons accès à de nombreux enregistrements de sa voix. Nous sommes portés par la ponctuation de sa parole, par la mélodie de son phrasé, par le rythme ralenti puis saccadé de son élocution, par ses soupirs et ses silences, suspendus que nous sommes à son dire. Eh bien, pendant ces journées, j'ai pensé que nous étions là, bien présents, à sa suite.

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non dupes errent », leçon du 18 décembre 1973, inédit.
2. Lacan J., « L'étourdit », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 449.

L'écriture, le seul truc réel

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs



Sur *Suivant l'azur* de Nathalie Léger.

« L'écriture, le seul truc réel. » On aurait pu trouver cette phrase lapidaire n'importe où, sur un mur, sur un cahier abandonné. Une virgule y tient lieu de copule, négligeant le verbe adéquat, ou plutôt tordant le cou à l'illusion qu'il en existerait un. Une virgule a ce pouvoir de chasser d'un trait la tentation de l'être, du paraître ou du demeurer. Elle a fait butée pour moi, soudain, à la page 31 de ce livre (1) qui en compte 72, et je n'ai pas été surprise de lire « l'âme » peu après (p. 32), qu'elle s'impose comme le mot qui vaut pour dire l'impensable séparation du vivant d'avec son corps, et rappelle le rythme auquel bat le cœur de l'endeuillée, à la pulsation duquel soudain l'espace se réduit. Seul le battement fraye pourtant coup après coup la voie à une dimension possible. La litanie du chagrin, basse continue, accompagne la cruauté du jadis inexorable. Comment la repousser, faire place à une autre ligne mélodique, celle qui en est traversée ne le sait pas, et c'est dans ce non-savoir que l'écriture, « le seul truc réel », puise et épuise ses recours.

Des âmes

L'auteure nous rend sensible la tension de l'âme orpheline, aux prises avec l'empreinte sonore de sa sœur perdue, pour trouver la tonalité juste ; soumise à l'exercice qui opère la transmutation du silence en formules, en lignes, en blocs, en pages et passages rangés, plongée dans l'espace factice du livre se rétractant et se dilatant, elle conçoit l'espace d'une scène et y déploie une forme présentable, destinée à envelopper le perdu pour le perdre à nouveau. Consentant à se faire l'agent de cette transmutation, elle y invite les compagnons qui lui sont chers pour mieux, par leur truchement, nous faire saisir par ces détours le reflet de la vie encore et de l'amour subsumé en un « tu es le temps ».

Sévère, le deuil ne guérit rien ni quiconque, de rien. Il arrive à qui se refuse à se séparer de la durée imprévisible de sa vie, d'assembler des bribes de cette chose que l'on appelle savoir ou savoir-faire, seuls capables de s'insinuer entre l'être singulier et sa stupide existence, et de les installer au lieu de l'impartageable douleur. Sans doute la perte peut-elle s'entendre d'un vivant, d'une illusion, d'un rêve ou d'un bonheur, mais rien qui se compare au corps de l'aimé dont l'éclat ternit soudain comme un caillou abandonné par la vague, abandonnée elle-même par le relief qui la portait, abandonné lui aussi au fond d'un gouffre sans fond. Rien n'est plus réel que la mort, et si l'écriture qu'elle secrète ne l'est pas moins, c'est du fait qu'elle est contaminée et contagieuse, soumise et cabrée, élégante et indomptable. Elle peut assembler des forces capables de renverser une chose vécue en son contraire qu'il n'y a pas. Elle parvient à la poursuivre, à la forcer, à l'enfermer, pas sans préserver la certitude qu'il n'y a pas de clôture ; elle la déforme, mais il n'y a pas de contour stable possible ; chaque mot, une perle, une perte et un trou, chaque mot, le trou lui-même, sur le fil qu'il fait exister le temps de lire et d'effacer l'ombre qui le porte.

Des mots

Reste qu'au mot « mort » demeure sa portée radicale. D'être écrit, prononcé, il se vide instantanément de tout ce qu'il promettait de faire revivre, par la puissance de l'évocation de celui que sa peur et sa chaleur ont déserté, marquant qu'il ne vaut que dans la retenue et le retrait, le silence exigeant pour honorer le rendez-vous ultime avec la perte elle-même. Et le savoir augmente, de ce qu'est l'écriture : la matière d'une déposition (p. 46) où dire c'est décrire et faire que rien d'autre ne soit que ce qui a trouvé à se formuler, soudain ou au terme de pesées innombrables, ainsi. Pas autrement. Si bien que l'étrangeté de la formule est nue, et son audace, de s'imposer ainsi, au lieu de la perte, au bord de la tombe, dans le bleu de ce ciel quatre fois, et cette fois de plus, entonné : l'azur. Et c'est alors la mémoire qui revient, sous la forme de la citation, la parole de celui qui, vivant, s'adressait aux vivants venus l'accompagner dans le deuil qui le frappait lui : « À qui parle l'endeuillé sinon aux vivants quand il ne voudrait s'adresser qu'au mort ? Il parle au mort qui est en chaque vivant, il s'adresse à ce qui est insupportable en soi, et dont nous tirons la vie même » (p. 49).

L'écriture, elle, s'ordonne à sa matière. Elle conjugue le souffle à la pierre, l'irréductiblement autre à la parenté discrète, le silence de la mort et l'amour en son jardin secret. La porte de Kafka destinée à être fracassée, chacun l'aura façonnée, se sera accroché à ses gonds, dans le paysage que sa vie lui octroie, lui renvoie, lui prodigue, lui soustrait. L'évidence (p. 53) est un des noms de ce qui cause l'écriture, ce réel dont la page 32 supporte les éclats et les bris. Elle permet que s'étoffe et se fortifie, par vocation, raccroc et persévérance, la rencontre de la galaxie « littérature » (p. 54). Ainsi, Natacha Michel, *Autobiographie. Approche de l'ombre, déploration à quatre voix*, théâtre.

Après que pas un mot n'a été corrélé au moment fatidique, les mots, ces montures se font dociles aux pérégrinations comme aux vagabondages hasardeux de l'âme, elle encore, impondérable fauflée entre les us et les coutumes des espaces et des temps rendus présents par la force des inventions qui cristallisent en elle.

Il me semble que toujours Nathalie Léger compose : *Les Vies silencieuses de Samuel Beckett, L'exposition*, des sonates dédiées aux points, aux prises de vue et de sons qui en sont solidaires. Puis *Supplément à la vie de Barbara Loden* et *La Robe blanche*, des œuvres polyphoniques. Et voici qu'une chose leur est commune : le lamento. Assourdi jusqu'alors, il

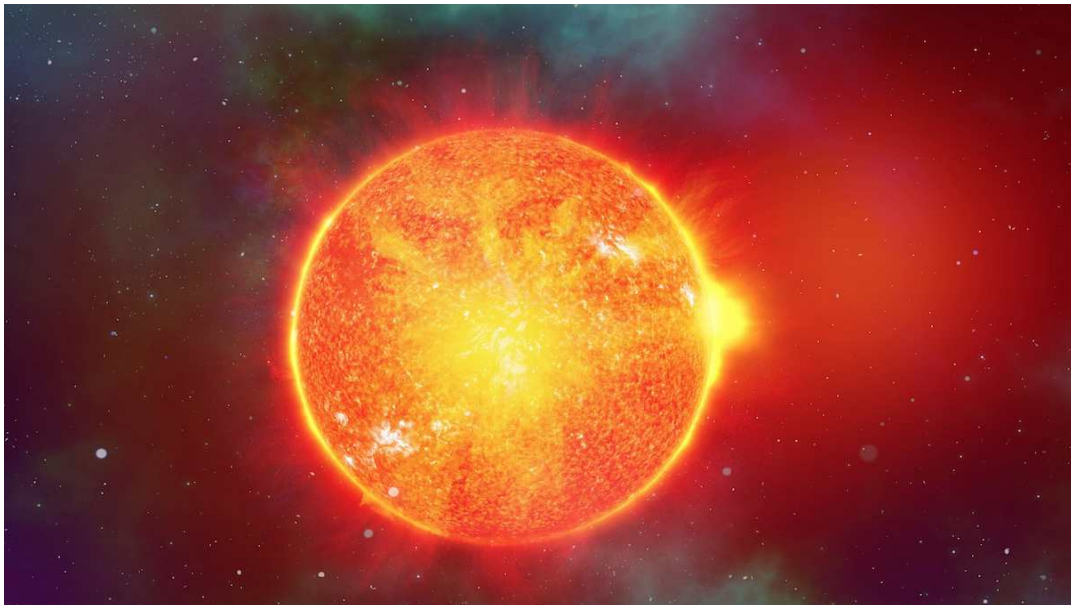
a jailli des mots *Suivant l'azur*, mots qui ont, qui auront toujours manqué à l'appel, comme si une programmation en avait imposé l'absence à laquelle toujours l'écriture, entre autres pratiques, nous rompt, pour nous apprendre à nous déprendre et nous arrimer au mi-dire de l'amour destiné à nous survivre : quel qu'il ait été, Nathalie Léger nous permet, pour la part résolue qu'elle y prend, de l'écouter s'écrire, « parfaitement accompli et sans achèvement possible » (p. 70), et de résonner.

L'écriture s'y est affirmée, affermie, pour ce qu'elle est : une voie obscure pour rejoindre ce qu'on savait de toujours, sans vouloir y consentir – en ce point croisant l'expérience d'une psychanalyse.

L'inexorable en est-il le nom, un nom ? Il aurait, au fil de l'écriture, changé de place, il cessera de boucher l'horizon. Sur quoi ouvre-t-il alors pour celle qui a tenu la plume, barre de cette traversée ? Elle aura aiguisé ma question quant à ce qui fait cette écriture si littorale, littéraire encore, et l'aura conjuguée à la lumineuse contribution de Jean-Loup Rivière au n° 9 du *Diable probablement. Pourquoi Lacan* : « parce qu'il est hospitalier » à vous, qui « êtes simplement quelqu'un qui travaille », et qu'il vous pousse et vous « incite incessamment ».

Il n'est pas écrit que Lacan a permis à Nathalie Léger de produire ce dur travail du deuil d'amour dont Pascal Quignard nous dit dans *Vie secrète* qu'il est « un don sans pitié parce que rien ne console de sa perte ». Pourtant, que l'amour soit ici perdu, et aussi retrouvé, fait résonner sa constance, d'avoir été tramé, au fil des jours heureux, de la couleur dont il n'y a pas de nom et tissé de « la plus intense des douleurs ».

1. Léger N., *Suivant l'azur*, Paris, P.O.L., 2020.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)